

PAT LAPRADE

ÉMILE BUTCH BOUCHARD

LE ROC DE GIBRALTAR DU CANADIEN DE MONTRÉAL

Préface de
Réjean Tremblay

 Libre
Expression

PAT LAPRADE

ÉMILE
BUTCH
BOUCHARD

LE ROC DE GIBRALTAR DU CANADIEN DE MONTRÉAL

Préface de
Réjean Tremblay

 Libre
Expression

*À la mémoire de Guy Laprade,
Jean-Marie Dumouchel
et Georges-Siméon Laprade.*

Mot de l'auteur

Depuis que je suis tout petit, le hockey a toujours eu une place importante dans ma vie. J'ai appris à patiner très jeune. J'ai joué dans une ligue organisée jusqu'à l'âge de 11 ans. Et, bien entendu, je suis ce merveilleux sport par l'entremise des différents médias depuis. Ce n'est pas pour rien que *Lance et compte* est encore aujourd'hui ma série télé préférée !

Bien que je sois maintenant connu comme étant la référence de la lutte professionnelle au Québec, je connaissais l'histoire du hockey bien avant celle de la lutte. Je jouais à des jeux de questions et réponses, je lisais des livres, je devrais des encyclopédies sur le hockey... et je n'étais même pas encore rendu à l'école secondaire !

Ma mère a toujours aimé le hockey, mais c'est vraiment mon père, Guy, qui m'a fait aimer ce sport.

Je me souviens encore de ma première partie au Forum de Montréal avec lui. C'était contre les Rangers. J'avais 5 ou 6 ans et ma mère m'avait fait prendre une sieste après souper pour que je puisse rester éveillé toute la partie. Mais c'est surtout du hockey junior que mon père et moi allions voir. Principalement, le Canadien Junior à Verdun avec les Pat LaFontaine, Jimmy Carson et Claude Lemieux.

On écoutait aussi le Canadien à la télé. *La Soirée du hockey* était une tradition. La coupe de 1986. La finale de 1989. La parade de 1993. Sans compter les séances de repêchage, le championnat mondial de hockey junior et les Jeux olympiques.

Cela dit, la plus grande contribution de mon père a été les histoires qu'il me racontait.

Plus jeune, il assistait à des matchs au Forum du Canadien, du Canadien Sr et du Canadien Junior. Il était sur place lors de la fameuse émeute de 1955 et connaissait même le gars qui avait écrasé une tomate sur le visage du président Campbell!

Mon père était un excellent joueur de hockey. Il a fait le camp d'entraînement du Concordia Junior dans la Ligue junior du Forum en 1946, en compagnie de soixante-dix-neuf autres joueurs, dont Bernard Geoffrion et l'un des frères de Maurice Richard, Jacques. Geoffrion et mon père allaient au collège Mont-Saint-Louis et étaient dans la même classe. Au camp d'entraînement, il leur arrivait de jouer ensemble. Mon père au centre et « Boum Boum » à droite. Le coach, Sylvio Mantha, ancien capitaine du Canadien, voulait avoir mon père dans son équipe. Mais mon grand-père ne voulait pas signer un document qui aurait permis à mon père de jouer avec eux. Mantha n'a pu le garder.

Mon père avait grandi avec les jumeaux Guy et René Arcand. Leur père, Paul-Émile, avait joué avec le Canadien Sr et, en 1946, il était instructeur adjoint avec le National Jr. Il a permis à mon père de pratiquer avec l'équipe, mais mon grand-père n'avait pas changé d'idée. Le hockey du temps était trop dangereux pour lui.

Né en 1931, mon père aurait peut-être fait partie de cette fameuse cohorte de joueurs nés cette même année, comme Geoffrion, Dickie Moore et Jean Béliveau. On ne le saura jamais.

Mais ce que je sais, c'est qu'il me parlait constamment des joueurs de cette époque, des joueurs qu'il avait connus. Les noms de « Skippy » Burchell, Pete Morin et Buddy O'Connor m'étaient tout aussi familiers que ceux de Maurice Richard, Jacques Plante et Bill Durnan.

Le nom d'Émile « Butch » Bouchard faisait aussi partie de ceux-là. En fait, je ne me souviens pas de ne pas avoir su qui il était.

Toutefois, même si j'ai assisté au match du centenaire, lorsque Elmer Lach et Butch ont reçu l'honneur ultime, avant de faire mes recherches pour ce livre, je ne connaissais pas

tout l'impact que Butch avait eu au cours de sa carrière et de sa vie. Et j'en ai été renversé... comme si je venais de me faire plaquer sur le bord de la bande par le numéro 3 lui-même !

Moi, qui, depuis mon tout premier livre sur la lutte en 2013, rêvais d'en écrire un sur le hockey, je savais que j'avais trouvé le sujet parfait. Presque deux ans plus tard, j'en suis encore plus convaincu. J'espère que vous le serez autant.

Préface

J'ai lu tous les livres écrits par Pat Laprade et Bertrand Hébert. J'ai beaucoup aimé. J'avais donc un préjugé favorable en me lançant dans la biographie d'Émile Bouchard.

Pas besoin d'un préjugé favorable, je n'avais pas dix pages de lues que je tripais déjà comme dans la lecture d'un Harry Bosch, le héros de Michael Connelly. Les détails, l'ambiance, le froid, le tramway, le parc La Fontaine, la neige qu'il fallait gratter à bras sur les patinoires de glace naturelle...

Et le jeune Émile qui se sauvait de la police pour vendre d'une porte à l'autre les légumes achetés au marché public...

Un magnifique voyage dans un Québec qui n'est plus. Un Québec dominé par les Anglais et un Montréal des Canadiens français porteurs d'eau, des *foremen*, des compagnies et des *shops*. Un peuple colonisé et docile.

Ces chapitres sont essentiels pour comprendre l'ampleur et l'envergure de ce grand capitaine qu'a été Émile Bouchard. À 6 pieds 2 et avec la force d'un bûcheron, doté d'une intelligence vive, Émile Bouchard a passé toute sa vie à défendre bien plus que ses coéquipiers. Il fut un des premiers Québécois parmi les Canadiens français.

Je l'ai vu jouer une saison dans la Ligue nationale. Sa dernière. Quand la télévision en direct est enfin arrivée au Saguenay-Lac-Saint-Jean.

Mais Émile Butch Bouchard, j'ai passé des heures à lui parler et surtout à l'écouter.

La salle de rédaction de *La Presse* était située coin Saint-Antoine et Saint-Laurent. Et le restaurant Chez Butch Bouchard était au coin de Berri et Maisonneuve. Dix minutes à pied. Les premiers temps, je couvrais les faits divers de nuit. Quand

c'était tranquille, je quittais le journal avec un « pagette » pour aller manger une soupe et surtout jaser avec l'ancien capitaine.

J'étais amoureux du hockey et j'étais surtout amoureux du Québec. Et lui, avant même que le Parti Québécois prenne le pouvoir le 15 novembre 1976, il recevait René Lévesque et parfois Louis Laberge, le président de la FTQ. Il y avait toujours une salle disponible pour Lévesque ou les travailleurs de Ti-Louis. Et un bon steak avec une bouteille de vin s'il le fallait.

Quand la bourrée du souper était passée, M. Bouchard me racontait des souvenirs. Je ne me doutais même pas que trois ou quatre mois plus tard, j'allais me retrouver responsable de la couverture du grand Canadien de Montréal.

Et du numéro 26, Pierre Bouchard.

Pat Laprade vous raconte toutes ces histoires palpitantes. Comme la nuit où Irving Grundman a perdu les droits sur Pierre Bouchard et qu'Émile, son père, livide et bouleversé, a affirmé sa colère et sa déception de voir que Jean Béliveau n'avait pas essayé d'intervenir.

Ça a pris quelques années, mais ces deux grands capitaines ont fini par régler leur querelle. Avec classe et humilité.

Pat vous raconte aussi comment la cérémonie de fermeture du Forum, le mythique amphithéâtre du Canadien, a été lancée par Butch Bouchard, prenant le flambeau porté par les bras meurtris dans le vestiaire pour le passer au Rocket... et à Béliveau, et aux autres...

Ma dernière vraie conversation avec Émile Bouchard, je l'ai eue à Saint-Lambert, dans la résidence familiale où il était venu passer quelques heures avec sa belle Marie Claire. Il était en chaise roulante et parlait avec difficulté. Mais il était le même. Fier et protecteur de ces Québécois qu'il avait vu grandir.

Je suis content. Pat Laprade a fait revivre des dizaines de beaux souvenirs.

Même si vous n'avez que 18 ans, vous allez être tout aussi content, c'est un monde que vous allez découvrir.

Ouvrez bien les yeux... Chaque paragraphe est riche.

Réjean Tremblay
Août 2022

Prologue

Le 4 décembre 2009

Le Canadien de Montréal, l'équipe chérie des Québécois et des Québécoises, la plus importante équipe sportive de l'histoire du Québec et du Canada, célèbre son centième anniversaire. On a tenu à garder le secret sur les festivités entourant le match que l'équipe va disputer aux Bruins de Boston, mais l'organisation a la réputation de faire les choses en grand : on prépare ce moment depuis quatre ans et de nombreux événements sont prévus. Aucun partisan ne sera déçu.

Au mois de juin, le Canadien a été l'hôte du repêchage de la Ligue nationale de hockey. Six mois plus tôt, le Centre Bell a vu le numéro 27 de l'équipe, Alex Kovalev, être nommé le joueur le plus utile du match des étoiles, après avoir marqué trois buts et récolté une mention d'aide.

Depuis 2005, on a recommencé à retirer des numéros de chandail pour honorer des légendes. La direction du Canadien se rend compte qu'elle accuse un retard à cet égard. Malgré ses vingt-quatre coupes Stanley, ses presque cent années d'existence et sa quarantaine de joueurs intronisés au Temple de la renommée du hockey, à Toronto, le club n'a jusque-là retiré le chandail que de sept de ses joueurs mythiques : Howie Morenz, Maurice Richard, Jean Béliveau, Henri Richard, Guy Lafleur, Doug Harvey et Jacques Plante, le plus récent, en 1995. De ce groupe, deux seulement ont joué une bonne partie de leur carrière au cours des cinquante premières années de l'équipe. Il faut donc remédier à la situation.

Mais qui seront les élus? Il ne sera pas facile de choisir. Est-ce qu'on veut célébrer des joueurs vivants? Souhaite-t-on honorer le passé, ou plutôt le passé pas si lointain? Comment expliquer que près de la moitié des représentants du Canadien au Temple de la renommée y soient entrés avant 1970 et que, de ce lot, seulement deux aient reçu l'honneur ultime de l'organisation?

Rapidement, le club y va avec trois noms remontant aux années 1950 et 1960: Dickie Moore, Yvan Cournoyer et Bernard «Boum Boum» Geoffrion. Trois Québécois, deux francophones, on commence bien! Et on continue avec le Sénateur, Serge Savard, le cerbère Ken Dryden, un autre membre du Big Three, Larry Robinson, l'ancien capitaine et directeur-gérant actuel, Bob Gainey, et, la cerise sur le *sundae*, Patrick Roy, l'enfant prodigue de retour au bercail quatorze ans après son départ chaotique. Tous des membres du Temple de la renommée. Tous des joueurs qui ont marqué les années 1970 et 1980, que ce soit sur la glace ou au deuxième étage du Forum. Tous des légendes. Huit joueurs, qui s'ajoutent donc aux sept déjà honorés, portant le total à quinze.

Mais, par la force des choses, plusieurs grands noms sont laissés de côté. Les Steve Shutt, Bill Durnan, Elmer Lach, Aurèle Joliat, Hector «Toe» Blake, Georges Vézina, Jacques Lemaire, Émile «Butch» Bouchard ont tous connu une carrière formidable et ont joué, chacun à sa façon, un rôle important dans l'histoire du club.

Après un peu plus d'une heure de célébrations en ce vendredi de décembre 2009, l'improbable survient. Deux anciens joueurs, deux légendes, se dirigent vers le centre de la patinoire: Elmer Lach et Émile «Butch» Bouchard. On annonce que leur numéro sera retiré. Pour Butch, il s'agit de l'aboutissement d'une longue campagne médiatique, menée par Ron Fournier et Jean Bouchard, l'un de ses fils. Pendant trois ans, ils se sont battus pour faire résonner le nom de Butch jusqu'aux bureaux de la direction du club. Une campagne pour obliger le Canadien à faire ses devoirs et à honorer l'un des plus grands capitaines de son histoire et le premier capitaine québécois francophone à s'imposer à ce

titre, à jouer de son influence sur la patinoire et en dehors de celle-ci.

Toutefois, on est en droit de se demander pourquoi : pourquoi a-t-il fallu se battre pour honorer l'un des plus grands joueurs de l'histoire du Canadien ? Un défenseur qui a porté le « C » sur son chandail pendant huit saisons, un joueur qui a remporté quatre coupes Stanley et qui a déjà été élu au prestigieux Temple de la renommée du hockey.

La vérité, c'est que plusieurs étaient sceptiques.

Les statistiques de Butch Bouchard sont-elles suffisamment impressionnantes pour qu'on le glorifie de la sorte ? Son armoire de trophées est-elle assez remplie pour mériter un tel honneur ? A-t-il été si important pour qu'on retire à tout jamais le numéro 3, qu'il a porté si fièrement de 1943 à 1956 ?

Il est vrai qu'être capitaine d'une équipe de hockey, ce n'est peut-être pas suffisant. Vingt-sept joueurs l'ont été chez le Canadien, et ils n'ont pas tous reçu cet honneur. Gagner quatre coupes Stanley avec n'importe quelle équipe de la ligue serait tout un exploit. Mais, chez le Tricolore, c'est une autre histoire. Trente joueurs ont remporté le prestigieux trophée à au moins cinq reprises, y compris Pierre, l'un des fils de Butch. Être membre du Temple de la renommée est un accomplissement encore plus rare que d'avoir remporté une coupe Stanley, mais ce n'est pas suffisant. Quarante-quatre anciens joueurs du Canadien ont mérité leur place à Toronto.

Examinons alors les statistiques qui, dans un sport comme le hockey, font souvent foi de tout. Un joueur comme Bouchard, qui a joué quinze saisons avec le Canadien, devrait avoir pris part à au moins mille matchs en saison régulière, non ? Eh non. Il en a joué 785, très exactement. Pendant la majeure partie de sa carrière, on ne disputait que soixante rencontres dans une saison. Et le nombre de points, alors ? Robinson est le meneur à ce chapitre, avec une récolte de 883 points chez le Canadien. Butch ? Seulement 193, bon pour le quatorzième rang. D'accord. C'était un défenseur défensif. Pas de problème. Allons voir du côté du trophée

Norris, remis chaque année au meilleur défenseur de la ligue et qui reconnaît autant les joueurs offensifs que défensifs. Butch Bouchard ne l'a jamais remporté, et pour cause : le trophée n'a été créé qu'en 1954, alors que Bouchard était en fin de carrière.

Est-ce qu'on peut le voir à l'œuvre ? Voir à quel point il dominait sur la patinoire ? Très peu d'archives existent. Tout au plus soixante minutes tirées d'une carrière qui en compte plus de cinquante mille.

Le retrait du numéro 3 semble de plus en plus difficile à justifier.

Qu'a fait Butch Bouchard à l'extérieur de la patinoire et après sa carrière ? Il a été président de l'équipe de baseball des Royaux de Montréal. Échevin à Longueuil, sa ville d'adoption, il a fondé le club de baseball Les Ducs de Longueuil. Et il s'est beaucoup impliqué dans le hockey junior ainsi que dans plusieurs autres causes caritatives.

Sans l'ombre d'un doute, Émile « Butch » Bouchard a été et demeure un bon citoyen et un meilleur humain encore. Est-ce suffisant pour recevoir ce genre d'honneur ? Est-ce le bon choix d'honneur, en fait ?

Pourtant, ses contemporains sont unanimes. Autant ses coéquipiers que ses adversaires. Les résultats de la campagne, qui avait pris une allure quasi politique, sont sans équivoque. Butch Bouchard était un défenseur sur la glace, mais aussi le défenseur de ses coéquipiers dans la vie de tous les jours. On le voit comme l'un des meilleurs défenseurs de son époque et, pour certains, de l'histoire de la ligue. Un grand patriote, pour qui l'émancipation des francophones est importante. Et, malgré tout cela, on n'a pas cru bon de lui accorder cette reconnaissance jusqu'à la toute dernière minute.

Qu'est-ce qui faisait de Butch Bouchard un si bon joueur ? Qu'est-ce qui fait qu'il mérite l'honneur du retrait de son chandail ? Avait-il vraiment tout ce qu'il faut pour voir son numéro 3 se hisser au plafond du Centre Bell ?

En un mot : oui.

Cependant, pour mieux comprendre cette réponse succincte, il faut faire un retour dans le passé. Il faut regarder

au-delà des statistiques, au-delà des trophées individuels, afin de saisir tout l'apport de Butch Bouchard dans l'histoire du Canadien de Montréal, dans l'histoire du hockey et dans l'histoire du Québec.

Émile « Butch » Bouchard fut l'un des plus grands joueurs de l'histoire de la Sainte-Flanelle. Il mérite tous les honneurs qui lui ont été remis et voici, enfin, pourquoi.

CHAPITRE I

Patiner sur le tard

Le patronyme Bouchard est bien connu au Québec. Selon l'Institut de la statistique du Québec, ce nom de famille était le cinquième plus populaire dans la Belle Province en 2006. Il est dérivé de l'allemand, et sa seconde syllabe signifie «force», ce qui définira à merveille Émile Bouchard.

Que ce soit la joueuse de tennis Eugénie, la chanteuse Marie-Mai ou l'ancien gardien de but Daniel, ils partagent tous le même ancêtre, Claude Bouchard, né à Saint-Cosme-de-Vair, une toute petite commune française, et arrivé en Nouvelle-France au milieu du xvii^e siècle.

Une centaine d'années plus tard, la défaite de l'armée de Louis-Joseph de Montcalm sur les plaines d'Abraham sonne le glas de la domination française dans ce qui deviendra la province de Québec. Au fil des siècles, cette défaite entraînera bien des conséquences, dont l'exode des Canadiens français.

De la seconde moitié du xix^e siècle jusqu'en 1930, plusieurs centaines de milliers de Canadiens français traverseront la frontière américaine pour s'installer en Nouvelle-Angleterre, principalement dans les États du Vermont, du

Maine et du Massachusetts. Le mode de vie à l'anglaise, adopté de plus en plus avec l'arrivée d'immigrants en provenance du Royaume-Uni, jumelé à une hausse importante de la population canadienne-française (600 % d'augmentation en moins de cent ans) crée une pression démographique et un manque de terres à cultiver qui forcent les Canadiens français à quitter leur pays. Encore aujourd'hui, on trouve plusieurs patronymes à consonance française dans ces États.

C'est le cas de la famille Lachapelle. Luc Lachapelle, journalier et bûcheron de métier, et son épouse, Arthémise Jacques, ont eu sept enfants, cinq filles et deux garçons, dont cinq sont nés au Québec; l'avant-dernière, Régina, est née le 4 mars 1888 à Weedon, en Estrie, à une centaine de kilomètres du Vermont, du New Hampshire et du Maine. Après avoir habité dans le nord du Minnesota, la famille est revenue en Estrie, à Dudswell, puis s'est exilée au Connecticut avant d'élire domicile à New Bedford, dans le comté de Bristol, au Massachusetts. C'est d'ailleurs là que le paternel décède en 1905, à l'âge de 54 ans.

Il y a aussi les Bouchard. Arsène Bouchard, cultivateur et hôtelier, et son épouse, Sophie Roy, habitent la région de Saint-Jean-sur-Richelieu. Ils ont six enfants, trois garçons et trois filles. Né en 1889 à L'Acadie, aujourd'hui Saint-Jean, Calixte est le deuxième de la famille.

Peintre et menuisier, il fait la rencontre de Régina, tisseuse de coton. Bien que Calixte et sa famille demeurent à Montréal depuis une dizaine d'années, le couple se marie à New Bedford, le 12 février 1912. Calixte et Régina reviennent cependant au Québec et mettent quatre enfants au monde en l'espace de six ans: Marcel, en 1913, Florence en 1915, Paul en 1916 et, enfin, Joseph Émile Alcide, le 4 septembre 1919.

Né à Montréal sur la rue Boyer à l'angle de la rue Bélanger, dans la paroisse Saint-Arsène, dans l'actuel quartier de La Petite-Patrie, le plus jeune garçon est prénommé Émile en l'honneur de son parrain, frère cadet de Calixte. Sa marraine Béatrix est la sœur cadette de son père. Deux ans après la naissance d'Émile, la famille a besoin de plus

d'espace et déménagement dans un grand appartement de six pièces au 462, 6^e Avenue, au coin de la rue Notre-Dame, dans le village de Pointe-aux-Trembles. Située à l'extrémité est de l'île de Montréal, la municipalité, qui sera annexée à Montréal en 1982, se remet du feu de 1912 qui a rasé la moitié du village. Puis la famille déménage de nouveau, cette fois sur le boulevard Saint-Jean-Baptiste, au-dessus d'une salle de billard et de quilles.

Émile fait son cours préparatoire et ses deux premières années du primaire à l'Académie commerciale Roussin, une toute nouvelle école de la rue Notre-Dame Est, fondée en 1915 et dirigée par les frères du Sacré-Cœur. À l'époque, il ne joue pas encore au hockey. Son père travaille comme peintre pour les voitures de passagers de trains aux *shops* Angus pour le compte du Canadian Pacific Railway (CPR). La famille vit modestement.

« Mon père travaillait six mois par année, et les autres six mois, il ne courait pas après des jobs, il n'y en avait pas. Il n'y avait pas d'assurance-chômage. Je n'avais pas de patins. Mon père n'avait pas les moyens de m'en acheter », se souvient Émile.

Au lieu de jouer au hockey, Émile va à la pêche et à la chasse avec Calixte. La proximité du fleuve et d'un gros bois en fait l'endroit rêvé pour ce genre d'activités. D'ailleurs, le père d'Émile possède une chaloupe qu'il met à l'eau avec son plus jeune. « Il y avait beaucoup de poissons et beaucoup de canards, relate Émile. On revenait toujours avec des canards. J'y allais seul avec lui, parce que Marcel n'était pas avec nous, il vivait avec notre grand-mère à Montréal, et Paul ne s'entendait pas trop bien avec notre père. »

Provenant d'une bonne famille et décrit comme un homme distingué, minutieux et perfectionniste, Calixte est aussi un peu grognon, bourru et très renfermé. « Je ne l'ai jamais vu rire », précise Michel, l'un des fils d'Émile, en parlant de son grand-père. Il s'est aussi mis à boire.

« Je me souviens d'une grosse taverne à Pointe-aux-Trembles. Parfois, ma mère me disait d'aller chercher mon père à la taverne, raconte Émile. Papa aimait la chasse et la

pêche, et les chums à la taverne, au coin de la rue Fabre et de l'avenue du Mont-Royal, où il se tenait. On lui a offert des responsabilités à sa job, mais il a refusé. Il préférait rester près de ses chums. »

Si la pêche est bonne, le duo rapporte un doré à la maison, suffisant pour nourrir la famille au souper, au grand plaisir de Régina. Mais habituellement, ils attrapent des barbottes. Le soir, avec un dard, le jeune Émile harponne les anguilles aux abords du fleuve Saint-Laurent.

Comme plusieurs garçons, Émile n'est pas toujours de tout repos. Plus tard, dans sa carrière de hockeyeur, il sera reconnu pour jouer des tours, mais ce ne sera rien de neuf. Il a commencé à un très jeune âge ! « J'avais coupé les cheveux du fils de nos voisins, les Gingras, pour jouer au barbier, relate-t-il. J'ai dit : "On va commencer par toi !" Je lui ai écharogné toute la tête ! Quand il s'est regardé dans le miroir, il voulait que ce soit mon tour. J'ai dit : "Laisse faire, je joue plus !" Sa mère m'en voulait, elle était dans tous ses états. Je l'ai entendue crier et je me suis caché chez nous. Je suis disparu. J'ai sacré mon camp. J'étais tannant jeune ! »

Puis, alors que la crise économique de 1929 éclate, la famille revient à Montréal. Il est devenu trop onéreux de faire le long trajet Montréal-Pointe-aux-Trembles en tramway, le moyen de transport en commun le plus utilisé à l'époque. Après un an sur la rue Chapleau, à côté du parc Baldwin, la famille déménage à nouveau, tout près, soit au 2467, rue Rachel. Émile fréquente d'abord l'école Saint-François-Xavier, coin Rachel et Parthenais, puis l'école Saint-Louis-de-Gonzague, jusqu'à sa huitième année, à quelques pas de chez lui.

C'est au parc Baldwin, à l'extrémité est du Plateau Mont-Royal, qu'Émile commence à jouer au hockey. De taille moyenne, il joue à plusieurs positions. « On jouait dans la rue Chapleau, en bottines et en claques, se rappelle-t-il. J'étais souvent dans les buts parce que je n'avais pas de patins. Ça patinait dans la rue, mais ce n'était pas une glace extraordinaire. Quand on pouvait avoir la patinoire, on allait au parc Baldwin. On m'accommodait parce que j'aidais le monsieur qui faisait l'entretien de la patinoire. »

Mais ses parents n'ont toujours pas d'argent pour lui acheter une paire de patins. Il emprunte donc ceux de son parrain, trop grands pour lui. Ce dernier habite rue de Bordeaux, pas très loin de chez son frère Calixte. Cordonnier de métier, il rembourre les patins de son filleul, ce qui n'est pas l'idéal pour apprendre à bien patiner, une lacune qui nuira à Émile pendant des années. « Quand j'avais la chance, je louais les patins des gars à 5 ¢ pour la soirée au parc Baldwin. »

Sans enfants, oncle Émile considère son neveu presque comme son fils. Il l'emmène faire des tours de « machine », qui ne va jamais assez vite pour le jeune Émile. Tous deux s'entendent bien, mais l'oncle mourra jeune. Les grands-parents Bouchard habitent également sur la rue de Bordeaux, et la famille s'y rassemble pour fêter Noël. Toutefois, son grand-père Arsène décède alors qu'Émile n'est âgé que de 7 ans. Sa grand-mère maternelle, Arthémise, mourra six ans plus tard, à New Bedford.

Puis Émile change d'école. Située sur Le Plateau, un peu plus loin du domicile familial, à une dizaine de coins de rue à l'ouest, sa nouvelle école est en plein cœur du parc La Fontaine.

À l'époque, le parc La Fontaine est la Mecque du hockey et du baseball mineur à Montréal. Nommé en l'honneur de Louis-Hippolyte La Fontaine, homme politique qui s'est battu pour que la langue française soit reconnue au parlement du Bas-Canada, le parc est créé à la fin du XIX^e siècle et fait partie du réseau des grands parcs de Montréal. Bordé par l'avenue Papineau et les rues Sherbrooke, Rachel et Amherst (aujourd'hui Atateken), il accueille de nombreuses activités sportives à longueur d'année. Il y a des patageuses, des terrains de baseball et de tennis l'été et, bien entendu, des patinoires, de même que des pistes de raquette et de ski de fond l'hiver.

Devenu le sport national des Canadiens français au début du XX^e siècle, le hockey mineur est loin d'être ce qu'il est aujourd'hui.

Alors que les équipes sportives sont dominées par les Anglais et les Écossais, des ligues se créent au début des

années 1900 dans les collèges classiques francophones, dont le Mont-Saint-Louis et le Collège Sainte-Marie. Puis l'Association athlétique d'amateurs Le Montagnard commande la construction de patinoires, principalement dans l'est de Montréal. Des ligues s'organisent tranquillement dans les villes et villages du Québec, ainsi que dans les paroisses montréalaises.

« À Montréal, les ligues de hockey étaient surtout paroissiales, sous l'organisation de l'œuvre des terrains de jeu, explique l'historien Michel Vigneault. À compter de 1930, elles sont gérées par le clergé.

« Il y avait deux systèmes à l'époque, continue l'historien. Le système anglophone, davantage régional, s'établit dans des villes comme Verdun et Lachine, et, à Montréal, dans des quartiers tels que Notre-Dame-de-Grâce. Le hockey fait donc la jonction entre les deux, alors que les équipes anglophones pigeaient dans les paroisses pour créer des clubs d'élite. »

Les équipes portent le nom d'une école, d'une association sportive ou d'un commanditaire, et les parties sont principalement jouées à l'extérieur. Les catégories d'âge ne sont pas aussi bien définies qu'elles le deviendront : il n'y a pas encore d'atomes ou de pee-wee, et les bantam sont des joueurs de 12 ans et moins, contrairement aux 13-14 ans d'aujourd'hui. Il n'y a pas non plus de lettres pour préciser le niveau de jeu. On est loin du pee-wee AA ou du bantam C. Il y a du midget et des juvéniles, un niveau se situant entre le midget et le junior de notre ère. Puis, les juniors, les intermédiaires et les séniors, une catégorie très populaire à l'époque. Par la suite, certains demeurent chez les séniors, d'autres font un séjour dans la Ligue américaine. Les plus doués, eux, font leurs débuts dans la Ligue nationale.

À Montréal, la Ligue du parc La Fontaine est dirigée par Aimé Saucier. Ce dernier est représentant pour les patins Starr, mais, surtout, président fondateur de la Ligue de hockey du parc La Fontaine et président de l'Association sportive La Fontaine. Sa ligue est la plus médiatisée et attire moult recruteurs aux parties.

« La Ligue du parc La Fontaine est attrayante en raison de son emplacement, explique Michel Vigneault. Premièrement,

c'est un grand parc, mais c'est surtout un grand parc situé au centre-ville. Les journaux de l'époque ne sont pas loin. Ça attirait les foules. La Ligue d'Ahuntsic, par exemple, n'a pas le même glamour. Le nord de la ville commence à peine à s'urbaniser. Il n'y avait pas de métro et se rendre dans cette partie de la métropole en tramway n'était pas une mince tâche. »

En effet, les bureaux des principaux journaux francophones d'alors, *La Presse*, *La Patrie*, *Le Devoir*, *Le Canada*, *Le Petit Journal* et *L'Illustration Nouvelle* (l'ancêtre du *Montréal-Matin*), qui se vendent 2 ¢ chacun, sont situés dans un périmètre de plus ou moins deux kilomètres du parc La Fontaine.

« Un gars comme Maurice Richard va à l'École des métiers qui se situait au centre-ville, continue Vigneault. C'était plus simple pour lui d'aller jouer là. Bouchard allait à l'école du Plateau, située directement dans le parc. Pour toutes ces raisons, la Ligue du parc La Fontaine devient supérieure et attire les foules. »



C'est au milieu des années 1930 que débute la carrière d'Émile dans le hockey organisé. Ses parents n'étant pas riches, Émile doit rapidement développer son sens des affaires. Influencé par son grand-père Bouchard, qui tient notamment un magasin de chaussures tout près du domicile familial, il commence à travailler dès le début de l'adolescence.

« Je faisais mes petits jardins ou je me ramassais une équipe de gars pour pelleter de la neige, se souvient Émile. On remplissait des camions à bras. J'apportais des légumes à la maison et je m'arrangeais pour vendre les surplus dans le voisinage. Je payais un ami 5 ¢ pour m'avertir si la police se pointait. La police faisait sa ronde à pied, comme dans les films de Charlie Chaplin, pour protéger le marché des marchands de légumes, qui devaient avoir un permis. Moi, je n'en avais pas. Pour vendre mes légumes, je devais déjouer la vigilance du policier! »

Émile a aussi quelques autres jobines. «J'ai également travaillé un peu avec mon frère Paul, qui avait lui aussi commencé jeune en affaires. Il distribuait des produits de Fuller Brush de porte en porte. Il était mon aîné, alors j'étais son assistant. Le samedi, je faisais la livraison de la marchandise que je traînais dans une petite brouette. J'ai aussi vendu du fer à la livre à un marchand de la rue Rachel, poursuit-il. Je ramassais ça au CPR, le long des chemins de fer. Ils *dompaient* des boulons et de grands clous, mais, un jour, ils ont cessé.»

Âgé de 16 ans et maintenant doté d'une stature plus imposante, il emprunte 35 \$ à son frère Marcel, de six ans son aîné, afin de s'acheter une paire de patins, sa première, de même que le reste de l'équipement, soit épaulettes, jambières, culotte, bâton de hockey, etc. Une paire de patins se vend à ce moment entre 5 \$ et 10 \$.

Puisque les parties ont lieu sur une patinoire extérieure, les saisons débutent tard dans l'année. La première saison d'Émile commence le 23 décembre 1936; il a alors 17 ans. L'équipe juvénile du Plateau affronte les champions en titre, le Christin, dans un match revanche de la finale de l'année précédente. Tout au long de la saison, l'équipe porte un chandail avec soit un gros «P», soit un gros «L» sur le devant, puisqu'on alterne les uniformes du Plateau avec ceux de l'équipe La Fontaine, qui vient tout juste de cesser ses activités. D'ailleurs, la Ligue juvénile du parc La Fontaine était passée de huit à cinq équipes.

L'instructeur de la troupe, Paul Stuart, porte plusieurs chapeaux dans le monde du sport montréalais. Il est ce qu'on appelle alors un *sportsman*, c'est-à-dire un gentleman qui consacre une bonne partie de sa vie aux sports. Ancien boxeur, il collabore à de nombreux médias en plus de gérer une trentaine d'équipes de hockey au parc La Fontaine.

Le 28 janvier 1937, les Black Hawks de Chicago, ou les Éperviers comme les appellent les journaux francophones, disputent une partie au Forum de Montréal. Howie Morenz, l'ancienne étoile du Canadien et titulaire à trois reprises du trophée Hart, vient de revenir à Montréal après un exil de

trois saisons à New York et à Chicago. Il joue admirablement bien depuis le début de la saison. On dit de lui qu'il a retrouvé sa forme des beaux jours. Au début de la première période, Morenz fait une montée en zone adverse, mais perd l'équilibre et glisse jusqu'à la bande, à la gauche du gardien. Son patin se prend dans le bois de la clôture et le défenseur Earl Seibert, dont le jeu robuste et défensif en fait l'idole d'Émile, qui est à la poursuite du joueur vedette, est incapable d'arrêter sa course. Il tombe directement sur la jambe de Morenz, placée perpendiculairement à la bande. La force des 200 livres de Seibert ne laisse aucune chance à Morenz, qui se tord de douleur en criant à l'aide. La scène est pénible à regarder, le verdict l'est tout autant : double fracture à la jambe gauche. Ce sera la dernière joute de celui qui, une dizaine d'années plus tard, sera considéré comme le meilleur joueur de hockey de la première moitié du xx^e siècle.

Quelques semaines plus tard, le 8 mars, à l'aréna Mont-Royal, les finales de la Ligue du parc La Fontaine dans la catégorie des séniors, des juniors et des juvéniles sont disputées devant deux mille cinq cents amateurs. L'équipe d'Émile affronte le club Canadian Printing & Lithographing dans la dernière joute de la soirée, prévue pour 22 heures.

À peu près une heure plus tard, après trois périodes supplémentaires, Le Plateau marque un but et remporte le championnat par le pointage de 2 à 1. Tandis que les célébrations vont bon train, une nouvelle terrible frappe le milieu du hockey et le Québec en entier : Howie Morenz vient de mourir à l'hôpital Saint-Luc de Montréal, victime d'une embolie coronaire causée par des caillots sanguins qui se sont formés à la suite de sa blessure. Il n'a que 34 ans.

Dans les jours suivants, c'est la consternation dans la métropole.

Plus de vingt-cinq mille personnes rendront un dernier hommage à leur vedette, alors que la dépouille de l'éclair de Stratford est exposée en chapelle ardente au Forum. Toutes les équipes de hockey mineur de la ville y participent, dont celle d'Émile.

Le premier championnat d'Émile n'est que le début d'une longue et fructueuse carrière. Toutefois, en ce printemps 1937, Émile ne pense pas encore à faire du hockey un métier. C'est un adolescent et il ne joue que pour le plaisir. Les choses vont cependant changer.

CHAPITRE 2

Triple champion

À 18 ans, Émile participe à sa deuxième saison de hockey organisé et triple son plaisir hivernal. En effet, non seulement il est de retour avec l'équipe juvénile du Plateau, mais il joue aussi pour les Maple Leafs de Verdun, dans la Ligue junior du Forum de Montréal, ainsi que pour le club Duclos, une équipe de catégorie intermédiaire dans la Ligue North End.

Le club Duclos, le seul entièrement francophone de la ligue, appartient à Frédéric Duclos, propriétaire de Duclos Électrique, un amateur de sport qui deviendra conseiller municipal et vice-président de la commission athlétique de Montréal. Hélas, en début de saison, le club ne va nulle part. En janvier 1938, Duclos en confie la gérance à Paul Stuart. L'équipe est alors dans les bas-fonds du classement. Sous la férule de Stuart, elle sera invaincue, présentant une fiche de 16-0 et terminant la saison régulière au premier rang.

S'il sera plus tard reconnu pour ses aptitudes défensives à la ligne bleue, Émile se démarque aussi avec Duclos par ses talents offensifs. Lors du dernier match de la saison régulière, il joue presque toute la partie et marque quatre buts!

Oui, oui, quatre buts, alors que Duclos écrase le Rosemont par le compte de 6 à 0.

« Je jouais quelquefois à l'avant, mais surtout à la défense, avec Gilles Gamache et Albert Nantel, qui a été directeur de l'hôpital Sainte-Jeanne d'Arc et professeur à l'Université de Montréal, raconte Émile. Un gars extraordinaire. Quand il manquait de joueurs à l'avant, Paul Stuart me mettait à l'avant.

« Duclos Électrique nous amenait jouer dans le nord de la ville, ajoute-t-il. On partait dans un camion ouvert aux quatre vents. On gelait ! M. Duclos était un bon gars, il aimait le sport. »

L'équipe du Plateau, toujours dirigée par Stuart, reprend de plus belle ses activités la saison suivante. Au cours de cette saison de dix parties, elle ne subit qu'une seule défaite. Les trois meilleurs marqueurs de la ligue sont des joueurs du Plateau : dans l'ordre, Roland Bleau, Marcel Trudeau et Guy Bonhomme. Toutefois, Émile s'ajoute à cette liste quand vient le temps d'évoquer les meilleurs hockeyeurs du club. En finale de championnat, le 8 mars à l'aréna Saint-Laurent, aujourd'hui Ronald-Caron, sur le campus du Cégep Saint-Laurent, l'équipe se défait du White Eagle deux parties à zéro et remporte un deuxième titre en autant de saisons.

Impressionné par le jeu d'Émile, mais aussi par son physique, son caractère agréable, sa vie exemplaire et sa bonne volonté, Paul Stuart suggère à Arthur Therrien de donner une chance au garçon. Therrien est roi et maître du hockey à Verdun. Né à Boston, mais habitant au Québec depuis l'âge de 4 ans, cet ancien joueur de hockey a fondé le club de hockey paroissial de Verdun au milieu des années 1920. Une dizaine d'années plus tard, il installera à Verdun son premier club junior, nommé les Maple Leafs.

« Arthur Therrien se fit prier quelque peu, car il avait le nombre de joueurs de défense suffisant pour le Verdun junior, écrit le journaliste Charles Mayer dans *Le Petit Journal*. Finalement, il invita Bouchard à une pratique et inutile de dire qu'il constata que Stuart avait eu raison de lui parler hautement de son talent. »

La défensive du Verdun compte notamment sur un certain Frank Eddolls. Âgé de seulement 16 ans, le natif de Lachine est vu comme le meilleur joueur junior de la province, rien de moins. Il lui arrive de jouer cinquante-huit minutes sur soixante ! Mais Therrien voit en Émile un *prospect* avec qui il va pouvoir travailler. « Il était grand et costaud. C'est ce qui m'a incité à être plus tolérant à son égard, expliquera Therrien. Je désirais avoir un joueur qui savait s'imposer, et ce p'tit gars de 6 pieds 2 m'intéressait beaucoup. Pour moi, ce fut un véritable défi. »

L'équipe de Therrien joue dans la Ligue junior du Forum. À l'hiver 1938, le Forum de Montréal est le foyer d'une grande variété d'événements, pour mieux rentabiliser l'amphithéâtre. En plus des matchs du Canadien et des Maroons de la LNH, ainsi que ceux de la Ligue junior, l'aréna accueille aussi des combats de lutte et les rencontres locales de plusieurs équipes de la Ligue sénior. Au début de janvier, le premier spectacle au Canada des Ice Follies, la troupe de patinage sur glace, s'y est déroulé. Soixante ans plus tard, ce groupe sera connu sous le nom de Disney on Ice.

Le 28 janvier 1938, Émile fait donc ses débuts au célèbre Forum, qui deviendra sa deuxième demeure. Son équipe, qui affronte le Victoria Jr, remporte la partie et s'empare ainsi du premier rang au classement de la ligue. Fait intéressant, dans le clan adverse s'aligne un dénommé René Lecavalier qui, cependant, ne deviendra pas célèbre pour ses prouesses au hockey. En 1941, ce même Lecavalier accrochera ses patins pour se consacrer au journalisme. Une décennie plus tard, il commencera sa carrière de commentateur de hockey, carrière qu'il mènera pendant plus de trente ans.

Émile termine la saison régulière et demeure avec l'équipe lorsque les séries éliminatoires débutent. Qui plus est, il devient un joueur régulier, complétant la première paire de défenseurs de l'équipe avec le capitaine Eddolls. Puis, le 11 mars, Verdun triomphe du Victoria et remporte le championnat de la ligue. Deux championnats en trois jours pour Émile ! Voilà qui commence à ressembler à une incroyable saison. Et ce n'est pas terminé.

En finale de la Ligue North End, Émile poursuit sa domination avec le club Duclos. Dans une série deux de trois, son équipe bat Ahuntsic à deux reprises par la marque identique de 2 à 1. Émile est l'étoile à la fois offensive et défensive du second match, disputé le 19 mars, alors qu'il participe aux deux buts des siens. Pour lui, il s'agit d'un troisième championnat en seulement onze jours. Trois titres, dans trois catégories différentes : l'âme d'un gagnant se forge.

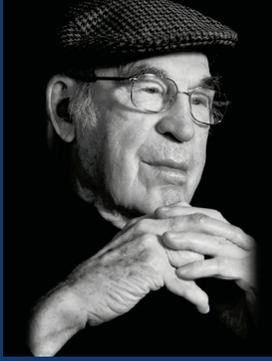
Aussi incroyable que cela puisse sembler, un quatrième championnat est à la portée d'Émile. Ayant défait Victoria, Verdun avance dans les séries éliminatoires de la Junior Amateur Hockey Association. L'objectif ultime ? Représenter l'est du pays au tournoi de la coupe Memorial, l'ultime championnat au niveau junior canadien. Mais avant d'y arriver, Verdun doit remporter la finale provinciale, ce qu'il ferait en vainquant les Rangers de Woodland Park. Une seule partie. Sans lendemain. Verdun massacre ses adversaires par la marque de 20 à 0 ! Dans une rencontre qui reflétera davantage sa carrière dans la LNH, Émile est le seul joueur de l'équipe à ne pas s'inscrire au pointage. Incroyable, mais vrai ! Peu importe, l'équipe a maintenant rendez-vous avec les Castors de Québec pour établir la suprématie du junior québécois.

Émile se rachète dans la première partie de cette série de deux. Il marque le premier but des siens, qui s'avérera être le but vainqueur, car Verdun défait Québec 3 à 0. Émile contribue aussi physiquement. Il n'hésite pas à mettre en échec ses adversaires et à les faire culbuter sur la patinoire. Cet aspect de son jeu le suivra tout au long de sa carrière. La vraie vedette du match est le gardien des Castors, Paul Bibeault (aussi appelé Paul-Émile), qui deviendra l'un des bons amis d'Émile. Deux jours plus tard, Verdun éliminera Québec, mais s'inclinera à la prochaine ronde face aux Blue Wings de Perth, un village situé au sud-ouest d'Ottawa.

Un fait méconnu : Émile joue pour une quatrième équipe pendant la saison 1937-1938. En effet, les Maple Leafs de Verdun de la Ligue sénior lancent leur série en demi-finale contre Victoria avec deux joueurs en moins. Pour les

remplacer, l'instructeur fait monter deux joueurs du Verdun junior, dont Émile. Mais l'équipe joue à trois défenseurs, et Émile n'est que la police d'assurance en cas de blessures. Il ne jouera pas de la partie. Malgré tout, il s'agit d'une belle marque de confiance à son égard. Son nom circule de plus en plus dans les sphères du hockey.

Du juvénile au sénior en trois mois : l'ascension est remarquable et la saison 1937-1938, ahurissante ! Et il ne s'agit que de sa deuxième saison dans le hockey organisé. Elle jettera d'ailleurs les bases du style de jeu d'Émile. S'il est déjà un solide défenseur, avantage par son physique et capable de s'en servir en plus d'appuyer l'attaque, son jeu doit s'améliorer et gagner en finesse avant de passer au prochain niveau. Cependant, malgré ces succès, le hockey n'est toujours pas une priorité pour Émile. L'été s'en vient et il a besoin d'un gagne-pain. C'est le plus improbable des métiers qui l'attend. Un métier inusité et... bourdonnant !



Qui était l'homme derrière le numéro 3 ? Pourquoi le retrait de son chandail est-il devenu un devoir de mémoire ?

Émile « Butch » Bouchard, l'un des meilleurs défenseurs de la LNH et le premier capitaine francophone du Canadien de Montréal à s'imposer à ce titre, est un personnage iconique : joueur chevronné, certes, mais aussi apiculteur, homme d'affaires, restaurateur célèbre, père de famille et bon citoyen.

Son histoire, c'est aussi celle des années 1920 à 1980, du CH et de la LNH, de l'impact de la Seconde Guerre mondiale sur le pays, de la Grande Noirceur, des débuts de la télévision et de la Révolution tranquille. À travers le prisme du sport national et de l'un de ses héros, c'est le Québec qu'on voit à l'ère de ses grandes transformations.

Cette biographie fascinante, fruit de nombreuses recherches et entrevues, replongera les partisans dans l'époque où tous les espoirs étaient permis.



Auteur entre autres de deux biographies à succès, *Maurice « Mad Dog » Vachon* et *Le Géant Ferré – La huitième merveille du monde*, et amateur de hockey, l'historien **PAT LAPRADE** est considéré comme la référence en matière de lutte au Québec.

